



Réinventer les ruralités

Benoit Hazard

► **To cite this version:**

Benoit Hazard. Réinventer les ruralités: La diaspora burkinabé en Italie dans la reconfiguration des territoires ruraux: l'exemple de Beguedo.. Cahiers d'études africaines, Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales, 2010, pp.507-528. halshs-00947197

HAL Id: halshs-00947197

<https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-00947197>

Submitted on 14 Feb 2014

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Benoit Hazard

Réinventer les ruralités

La diaspora burkinabé en Italie dans la reconfiguration
des territoires ruraux : l'exemple de Beguedo

Dans les études africaines, certaines notions ont fortement influencé la construction d'objets ou de champs d'études. Parmi ces notions, celle de terroir, évoquant une représentation des mondes ruraux axée sur l'organisation des systèmes agraires africains, semble avoir profondément structuré l'étude des migrations. S'il convient d'en revenir aux concepteurs de l'approche « terroir » (Gilles Sautter, Paul Pelissier, Georges Balandier) pour saisir comment une construction sociogéographique de l'espace a délimité l'objet migration ; ce retour permet aussi de comprendre comment une morphologie dominante, celle des migrations internes à l'Afrique, s'est imposée en relation avec une problématique agraire focalisée sur les relations villes-campagnes, voire sur les points de contact (forêt-savane). Au regard de l'approche « terroir », les migrants ont durablement représenté un appendice externe, une forme d'externalisation de l'activité productive et d'accumulation de la richesse, qui devait permettre, en dernière instance, aux systèmes agraires de se maintenir, de se reproduire. Dans cette optique, les migrations africaines étaient définies moins comme un objet à part entière que comme une dimension co-extensive des systèmes agraires. Dès lors, ce constat conduit à interroger cette vision « terroir » et à la mettre en rapport avec la construction d'un *continuum* de concepts comme le déracinement, l'enracinement, de catégorie comme les « groupes domestiques », de notions comme l'« exode rural », qui structurent, aujourd'hui encore, notre manière d'étudier les migrations africaines.

À partir d'une enquête menée sur le thème des diasporas dans la reconfiguration des ruralités du Burkina Faso, ce texte propose de réévaluer les débats historiographiques autour de la place des migrations dans la construction des terroirs dont les *Cahiers d'Études africaines* se firent l'écho au début des années 1960. Plutôt que d'envisager la

migration comme un épiphénomène de l'organisation des terroirs, je propose une perspective centrée sur le rôle d'une diaspora burkinabé installée en Italie dans la reconfiguration des espaces ruraux du Burkina Faso. Ce questionnement mobilise mes recherches portant sur l'historicité de la mobilité dans ces « terroirs » et ouvre une voie pour approcher les ressorts des mutations contemporaines des territoires ruraux de la province du Boulgou (centre-est du Burkina Faso). Partant de l'étude des recompositions d'un espace rural observé dans la ville émergente de Beguedo, je reviens sur les résultats d'une enquête récente au cours de laquelle l'emprunt des « méthodes terroirs » a permis de mieux apprécier la manière dont les diasporas agissent sur les ruralités.

De l'étude des systèmes agraires aux « terroirs mobiles »

À la différence des revues « africanistes » présentes sur ce qui tend à devenir le marché des études africaines, l'histoire des *Cahiers d'Études africaines* est sans doute plus que d'autres liée à une démarche qu'incarnent Georges Balandier et Gilles Sautter et qui se concrétisa par la création du Laboratoire de sociologie et de géographie africaines (1967). Sans jamais avoir été la revue organique de ce laboratoire, les *Cahiers* n'en ont pas moins contribué à populariser nombre d'outils intellectuels (notions, concepts, méthodes) issus d'une démarche qui place « l'actuel », « le contemporain », au cœur de son projet intellectuel. Parmi les outils dont l'histoire, les développements et l'endurance aux changements, émaillent cette vie, la notion de « terroir » fit incontestablement là ses premières armes sur des terrains africains, avant qu'elle intègre le *corpus*, ou la *lingua franca*, des études africaines.

Placé sous l'égide du géographe Gilles Sautter, le numéro 47, paru en 1972 et consacré aux « systèmes agraires africains », constitue un moment-clé de cette histoire puisqu'il représenta, selon les termes même de son instigateur, une sorte de nouveauté en présentant un panorama d'ensemble de l'approche systémique des « structures agraires » dans des contextes africains :

« Dès lors, loin de se situer en marge, l'intérêt pour les faits agraires rejoint clairement les préoccupations plus habituelles des historiens, des ethnologues, des sociologues auxquels se sont adressés jusqu'à présent en priorité les *Cahiers d'Études africaines*. Mais avec des points de vue, une tradition de recherche, des méthodes propres, dont ce premier numéro "agraire" voudrait donner un aperçu » (Sautter 1972 : 334).

À travers ce numéro thématique — le premier qui fut entièrement consacré aux géographes œuvrant sur des terrains africains douze ans après la création des *Cahiers* en 1960 —, Gilles Sautter exprimait sa volonté d'ancrer la géographie tropicale, orientée vers les espaces ruraux, dans les études africaines. Faisant date, ce numéro représente l'aboutissement d'une première génération de travaux inaugurés par l'article « Pour un atlas des terroirs africains » (Sautter & Pelissier 1964) paru dans la revue *L'Homme* en 1964. L'inventaire de ce programme devait être établi dans un numéro « Terroirs africains et malgaches » d'*Études rurales* (1970).

Bien que l'histoire retienne surtout le rôle central des *Cahiers d'Études africaines* dans la diffusion des travaux de sociologie politique de Georges Balandier¹, les contributions liées aux terroirs, souvent présentées sous la forme de rapports de mission, montrent que la revue, en particulier la rubrique « Notes et documents », a été une caisse de résonance pour la première génération des recherches sur les terroirs africains. En atteste, le curieux rapport d'une mission d'enquête en Haute Volta (1961), un témoignage concret sur les errances de la méthode, que Tensoré Rouamba publia en 1962, soit deux ans avant que le programme soit annoncé dans la revue *L'Homme* (1964). Les rapports de mission croisés de Gérard Remy et de Michel Cartry, publiés la même année sous l'œil attentif de Gilles Sautter et de Georges Balandier (1962), sont un autre témoignage des obstacles disciplinaires que l'approche terroir fit surgir entre anthropologue et géographe. Le « Rapport sur une mission en pays mbya (sud du Tchad) » d'Alfred Adler (1964) montre que les études de terroirs s'imposaient alors comme un exercice obligé à toute une génération de chercheurs.

Plus largement, la place des études de terroirs dans les études africaines reflète une partition de la recherche telle qu'elle s'est opérée au début des années 1960 sous les directions contiguës de Georges Balandier et de Gilles Sautter. Outre qu'ils se trouvaient au Congo au même moment, l'un pour décrire les Brazzavilles noires (Balandier 1985) comme un prototype de la « situation coloniale », l'autre pour rédiger une thèse intitulée *De l'Atlantique au fleuve Congo : Une géographie du sous-peuplement* (Sautter 1966), les deux hommes devaient incarner deux pôles dans la manière d'appréhender les terrains africains au sein de la VI^e section de l'École pratique des hautes études (EPHE). Alors que Georges Balandier avait choisi les villes comme terrains privilégiés pour observer les changements sociaux et politiques, Gilles Sautter prit en charge le

¹ Pour mémoire, les premiers numéros des *Cahiers d'Études africaines* comportaient une rubrique « Sociologie politique de l'Afrique noire » qui disparut par la suite.

domaine des études rurales sur des terrains africains lorsque, élu comme directeur d'études à l'EPHE en 1961, il retrouva ce premier arrivé en 1957. Cette bipartition au sein de l'EPHE se retrouvait, par ailleurs, dans les positions occupées au sein des Comités techniques de l'Orstom, comme en témoigne D. Paulme, alors présidente du Comité technique d'anthropologie de l'Orstom :

« C'était en 1967. À l'époque le comité d'anthropologie couvrait des disciplines très différentes : la préhistoire, l'histoire qui a toujours été un parent pauvre à l'Orstom, l'ethnologie, la linguistique et l'archéologie. Georges Balandier présidait le comité de sociologie et Gilles Sautter le comité de géographie. Nous nous retrouvions là comme nous nous retrouvions à l'École des hautes études. On décidait de l'affectation des chercheurs et de la poursuite de leurs travaux » (Bonnet 1992 : 82).

Dans les études africaines, cette partition a pesé lourdement puisque, *de facto*, elle installait une dichotomie entre les mondes urbains relevant de la sociologie, voire de l'anthropologie, et les espaces ruraux réduits aux domaines des études rurales et de la géographie tropicale. Dans ce cadre, la recherche sur les mobilités et les migrations, alors assimilées à des phénomènes urbains, ne pouvait apparaître comme une dynamique constitutive des terroirs puisque ceux-ci étaient envisagés sous l'angle de leurs déterminations dans des structures agraires. À cet égard, la lecture de l'ethnographie des Tiv du Nigeria de P. Bohanan, intitulée « Pression démographique et système foncier Tiv », par Gilles Sautter (1961), traduit assez bien la problématique qui sera la sienne pour traiter les faits de mobilité. Dans cet exemple, l'auteur voit la réalisation d'une projection parfaite dans l'espace des relations généalogiques. En effet, le cas des Tiv, société segmentaire du Nigeria, constituait un cas d'école tant la « monstrueuse géométrie sociale » (*ibid.* : 327) que représentaient ses arbres généalogiques, interrogeait la possibilité de décrire le compartimentage de l'espace et, de suite, de comprendre les modes de gestion de la ressource foncière. Dans le sillage du géographe Jacques Richard-Molard (1951) et de son article intitulé « Les terroirs tropicaux d'Afrique », G. Sautter trouva là, les éléments d'un questionnement renouvelé sur les raisons qui poussent une population donnée tantôt à opérer des « mutations dans son système de production », tantôt à « rechercher de nouvelles terres agricoles » pour assurer sa subsistance. Retenant l'hypothèse d'une relation causale entre « les pressions démographiques » et les « mutations des systèmes de production » (Sautter 1961 : 326), l'auteur en retirait logiquement la conclusion que : « D'une population à l'autre, ce qui diffère, c'est la forme de mobilité qui réalise, en pratique, l'ajustement » (*ibid.* : 326).

Dans cette optique, la mobilité et les migrations, fussent-elles liées à la recherche de terre neuve, représentaient une variable d'ajustement entre des effectifs démographiques et les modes de gestion de la ressource foncière d'un terroir donné. Toutefois, les recherches de Paul Bohanan ouvraient la voie à une description des « formes de la mobilité ». En proposant de comprendre l'organisation du territoire des Tiv à la fois à l'échelle des *tar*, entendons un territoire défini associé à un lignage et se reconnaissant dans un ancêtre fondateur, et à celle des *utar*, soit un découpage spatial organisé autour de segments au sein desquels peuvent coexister deux lignages, l'auteur montrait que la structure segmentaire des Tiv permet aux individus d'évoluer assez librement d'un premier *tar* vers un second. Partant, G. Sautter remarquait qu'en dépit de l'emprise foncière, les « terroirs agricoles » (*ibid.* : 329), qu'il assimile au *tar*, connaissent un glissement, un lent cheminement, prenant la forme d'une « dilatation progressive d'un dense noyau agricole » (*ibid.* : 327), d'une « migration expansive » (*ibid.* : 332) et reconfigurant *ipso facto* en continu le territoire. Pour expliquer le processus de formation des « terroirs », G. Sautter ne s'écarte pourtant pas des conclusions de P. Bohanan. Comme lui, il admettait que « la possession légitime du sol est déterminée par la position au sein d'un espace purement social » (*ibid.* : 330), en l'occurrence l'espace généalogique, et ce faisant, il se proposait de comprendre la mobilité à partir des dynamiques internes à la société tiv.

Au-delà de cette lecture, c'est en prenant conscience des impasses auxquelles menait la dichotomie rural/urbain que Gilles Sautter devait plus tard ouvrir la voie d'une série d'enquêtes permettant de comprendre les rapports entre les structures agraires et les migrations :

« Ainsi nous souhaitions, Paul Pelissier et moi-même, faire une place explicite aux grandes villes africaines en croissance rapide ainsi qu'aux structures de l'organisation sociale et à la différenciation concrète des tissus urbains. Il nous a fallu rabattre et jouer par la bande pour tenir compte des réserves d'universitaires qui avaient eux-mêmes beaucoup investi dans ces domaines. C'est sous le couvert du thème villes-campagnes et en suivant les ruraux qui émigraient vers les grandes cités que nous y avons pénétré, sans aborder de front les problématiques urbaines. Mais l'extraordinaire richesse de l'étude des migrations de divers types à laquelle nous conviait ce thème s'est progressivement révélée dans les années et les décennies suivantes » (Sautter cité dans Pepin Lehalleur 1992 : 100).

Tout en ayant conscience du biais qu'introduit l'opposition rural/urbain dans la compréhension des changements sociaux en Afrique, l'auteur pensait que les migrants le mèneraient vers la ville, plutôt que vers un retour à la campagne. Incontestablement, cette conclusion

provient du sens précis que l'auteur accordait à « études de terroir », c'est-à-dire à l'équivalence posée entre ce terme et l'expression de « système agraire ». Cinquante ans plus tard, l'un des terrains d'expérimentation des terroirs, la province du Boulgou, située dans les vallées des Volta, semble pourtant prendre le contre-pied de la thèse du non-investissement des migrants dans les espaces ruraux.

Des terroirs aux prises avec l'historicité de la mobilité

Observées depuis les années 1960 dans le cadre d'un programme de lutte contre l'onchocercose, les vallées des Volta ont durablement représenté un vide humain au point que cette perception devait justifier des projets d'envergure avec, dans un premier temps, le programme d'aménagement des vallées des Volta (AVV), fondé sur la mise en valeur des terres et sur des installations planifiées de peuplements, puis dans un second temps, la mise en place d'un programme de gestion des terroirs.

Échafaudé par contraste avec la distribution régulière et continue de l'habitat et des cultures de l'organisation politico administrative des Moose, « le mythe des vallées dépeuplées » s'est construit sur le constat de forts « contrastes écologiques et humains », d'une répartition spatiale discontinue et très inégale des faits de peuplement sur ce territoire (Hervouët 1990). Ainsi, l'alternance de deux mondes écologiques, les espaces densément peuplés et fortement anthropisés des interfluves avec les vallées totalement vides, non habitées et non domestiquées, permit aux aménageurs d'ériger les vallées des Volta au statut d'espaces présentant des terres disponibles et donc aménageables (*ibid.* : 4-5). Ce diagnostic du dépeuplement reposait pourtant sur l'occultation d'un autre constat : celui de densités moyennes de peuplement², présentant, selon certaines études, un « caractère asiatique » (Lahuec & Marchal 1979), et demeurant en tout état de cause largement supérieures à celles du reste du pays. Partant, d'envisager les vallées sous l'angle de l'irrégularité des installations de peuplement et de la disponibilité des terres conduisait à

² Avec une moyenne de 51,6 h/km², la province du Boulgou est largement au-dessus de la moyenne observable pour l'ensemble du territoire burkinabé (33,5 h/km²), et ce en dépit de forts contrastes existants entre les localités de la province. Dans la partie nord-ouest du *bisaku* correspondant au « noyau Lebri », les espaces peuplés oscillent entre 6,18 h/km² à Sondogo, pour les concentrations les plus faibles, et 538,87 h/km² à Beguedo pour les plus élevées. Pour les villages des départements de Beguedo (1) et de Niaouli (2) (Province du Boulgour), les densités de population sont : (1) Beguedo : 538 h/km² ; Fingla : 97,91 h/km² ; Beguedo peul : 175 h/km² ; (2) Niaogo : 262 h/km² ; Sondogo : 6,18 h/km² ; Niarba : 8,55 h/km² ; Yibogo : 84,80 h/km² ; Gozi : 54,75 h/km² ; Bassendengo : 25,94 h/km² (*Recensement démographique de la population*, Institut national de la Statistique et de la Démographie, Burkina Faso, 1994).

enfermer ces espaces densément peuplés, à l'instar des concentrations humaines bordant le fleuve Nakambe (Volta Blanche) dans une vision étroitement démographique de la croissance sociale, c'est-à-dire comme le résultat des seuls mouvements naturels de la population. Si cette vision naturelle des dynamiques de peuplements reposait *a priori* sur une vision implicitement statique de la démographie, il convient d'observer qu'elle n'est pas étrangère à l'éviction des faits de mobilité dans les représentations ultérieures des dynamiques de peuplement des vallées.

L'éviction de la mobilité au profit du paysannat

Dès les premières heures de la conquête, puis de la colonisation, le discours de l'administration se caractérisait par cette occultation. Reconnaisant tardivement l'ampleur des mouvements migratoires vers le Ghana (Marchal 1980), celle-ci contribua à forger l'image du dépeuplement des vallées en réduisant la compréhension des faits de mobilité à la notion d'« exode », comme en témoigne l'extrait d'un rapport mensuel de Tenkodogo de 1914 :

« Un mouvement continu pousse les indigènes à quitter les régions surpeuplées [et] donne prétexte à de nombreux indigènes pour quitter leurs villages sans prévenir et leur permet d'échapper à toutes les charges » (cité dans Hervouët 1990 : 14).

Évoquant « les prétextes » pour lesquels les habitants quittaient des vallées décrites comme « surpeuplées », cet extrait souligne qu'au-delà du préjudice porté à la levée de l'impôt, les officiers de cercle percevaient les départs vers la Gold Coast à partir des catégories induites par leurs pratiques administratives. Le poids du nombre déterminant le montant de l'impôt, l'observation des faits de mobilité reposait sur la logique du dénombrement. Tout en restant aveugle sur les motifs des fuites vers le Ghana, cette perception conduisait donc à restreindre la mobilité à l'émigration, c'est-à-dire à une perte sèche de ressources démographiques, un dépeuplement.

Entre 1919 et 1927, les controverses idéologiques suscitées autour des projets de mise en valeur du gouverneur Hesling devaient conduire les responsables des cercles à faire état de l'importance des flux vers la Gold Coast. Certains d'entre eux commencèrent à établir un lien entre ces départs et le poids des contraintes coloniales (impôts, travaux forcés, prestations obligatoires) et à évoquer l'image de l'« exode », c'est-à-dire des pratiques de déplacements qui permettaient aux migrants de se mettre hors de portée de l'administration coloniale française et de

ses contraintes³. Mais déjà, d'autres voix, incarnant une position indigéniste, s'élevaient contre ce phénomène qui, selon eux, constituait l'expression d'une déstructuration de la paysannerie. R. Delavignette (1931), ancien administrateur de la Haute-Volta, relayait cette position en dénonçant la hâte avec laquelle les Français s'étaient empressés de vider le « réservoir de main-d'œuvre » en écrivant : « Nous cherchions de la main d'œuvre pour bâtir et pour produire et nous ne trouvions qu'un nombre obscur où nous levions des prestataires ; nous ne trouvions pas les paysans » (*ibid.* : 531).

Restreignant les faits de mobilité aux exodes vers le Ghana et aux prélèvements de manœuvres pour les chantiers de Côte-d'Ivoire, c'est-à-dire à une émigration dirigée vers d'autres colonies et liée au joug colonial — entendons donc une causalité exogène aux dynamiques des sociétés africaines —, cette explication reformulait paradoxalement une approche strictement démographique des migrations. Dans le sillage des « humanistes coloniaux », partisans d'une politique de régénération de l'Afrique s'appuyant sur ses bases agraires (« les paysans »), les migrations accrédiétaient l'image d'une perte pour des sociétés présumées stables, immobiles dans l'espace et dans le temps, sans tenir compte des variations de peuplement dans la durée. À cet égard, cette position était celle de R. Delavignette qui voyait dans « les paysans noirs » de Haute-Volta un modèle de développement en contradiction avec les besoins de main-d'œuvre de l'administration et des planteurs. Ainsi, quelques lignes plus loin, il concluait son réquisitoire contre le « réservoir de manœuvre » en écrivant : « Après avoir fabriqué de mornes corvées, on fabriquera peut-être des paysanneries d'opérette. On deviendra “sensible”, “naturel” ; on jouera au gentilhomme fermier des paysans noirs » (*ibid.*).

Cette représentation de la migration comme perte pour le fonctionnement des sociétés paysannes s'est pourtant imposée par la suite puisque quarante ans plus tard, le géographe Y. Lacoste (1980 : 211) écrivait :

« On pourrait croire que cet exode résout tous les problèmes de peuplement en pays mossi. En fait, du moins pour le moment, il n'en est rien, car ces jeunes hommes qui partent font grandement défaut au moment des grands travaux agricoles, en particulier au moment des sarclages sans lesquels les mauvaises herbes étouffent les plantes cultivées. Faute d'avoir pu semer et surtout sarcler à temps, une bonne partie des récoltes est perdue.

³ En 1931, l'administrateur B. Sol, l'instigateur de la dissolution de la Haute-Volta écrivait : « Il est temps de modifier nos procédés d'administration si nous ne voulons pas nous exposer à ce que nos moutons deviennent enragés et à ce que les réactions à venir prennent une forme moins pacifique que l'exode en territoire étranger » (SCHWARTZ 1995 : 263-291).

Mais s'il y a fort beaucoup moins de travailleurs, le nombre des bouches à nourrir s'accroît progressivement »⁴.

En expliquant les discontinuités spatiales des vallées des Volta à partir des motifs de l'exode et de l'abandon des villages, l'observation du dépeuplement demeurerait muette sur d'autres variations de peuplement. Plus largement, ces constats préfiguraient une problématisation des migrations africaines, orientée vers la question de la reproduction de « l'énergie sociale », c'est-à-dire pour reprendre les termes de Claude Meillassoux (1991), une vision des systèmes de production africains orientée vers les effectifs démographiques nécessaires à la reproduction du système.

Pourtant, l'afflux important de « réfractaires » à la politique coloniale dans les vallées, le repli des villages dans des zones de brousse difficilement accessibles pour l'administration (Lahuec & Marchal 1979), les pratiques d'exil temporaire d'individus accumulant des revenus en Gold Coast pour acquitter l'impôt dans les territoires français, ou encore les stratégies de fuite en Gold Coast, assimilables avant l'heure à celles des « réfugiés », n'étaient pas nécessairement synonymes d'abandon des terroirs. À l'inverse, ces exemples soulignent que les discontinuités spatiales des vallées sont symptomatiques d'une construction du territoire déterminée par la soumission de l'espace aux variations de l'histoire. Or ces variations ont conduit les terroirs de la province du Boulgou à s'installer progressivement dans la mobilité.

La mise en valeur des vallées dépeuplées

Avec l'abolition du travail forcé (1946) et l'allègement relatif des pratiques coercitives, les contraintes écologiques et épidémiologiques (onchocercose) se substituèrent aux contraintes politiques dans l'explication des faits de peuplement. Dans un premier temps, ce déplacement devait conduire à imputer l'état sanitaire et économique des vallées à une « verminose », nommée onchocercose ou « cécité des rivières ». Perçue à travers le déterminisme de la maladie, les zones d'hyper-endémie onchocercarienne devinrent le principal facteur explicatif des déserts humains. Certains villages situés dans le nord-ouest de l'actuel Boulgou, comme celui de Niaogo, ou celui de Niarba décrit comme un « canton mourant », « déficient au point de vue physique », « en état de misère chronique » (Hervouet 1990 : 11), se prêtaient en effet

⁴ Mes italiques.

à l'image emblématique d'un dépeuplement provoqué par la « cécité des rivières ». Pourtant, dans la plupart des cas, l'état de délabrement des villages étaient, en partie, dû aux épreuves imposées depuis les périodes de conquête et de pacification : d'abord brûlés, parfois à plusieurs reprises, par la colonne Voulet au moment de la conquête, les villages de Niaogo, Komtoega et Niarba avaient, par la suite, été régulièrement mis à sac par mesure de prévention ou de rétorsion. De plus, là où les études médicales envisageaient au mieux la maladie comme un « facteur aggravant » dans l'état sanitaire de ces villages, les experts d'organismes internationaux comme l'OMS devaient conforter le couple onchocercose/dépeuplement en assimilant la présence de *Simulium damnosum* à un facteur déterminant des mouvements de population.

Au reste, c'est bien le caractère dépeuplé des vallées qui dans la même période devait légitimer le programme de lutte contre l'onchocercose couplé à une opération de mise en valeur des terres et de peuplement dirigé. De ce point de vue, les vallées répondaient au programme annoncé par Gilles Sautter dans *Une géographie du sous-peuplement. De l'Atlantique au fleuve congo* (1966) : « Les espaces vides posent autant de problème que les espaces pleins. »

L'installation dans la mobilité

Légitimant le programme de mise en valeur des vallées des Volta, ce diagnostic permit incidemment de vérifier que la mobilité forme une dimension du système de production permettant à des terroirs « vides », en apparence, de se maintenir en vie. Dans les années 1970, l'aménagement programmé de zones de colonisation agricole et l'installation des migrants provenant des régions *moose* surpeuplées du plateau central sur les terres mises en valeur provoque, en retour, une multiplication des installations spontanées et un repeuplement s'appuyant sur des installations anciennes (Marchal & Quesnel 1997 : 599). Contre toute attente, les espaces présumés vacants se révèlent habités par des « diasporas mouvantes » (*ibid.* : 600), autrement dit par des groupes de résidents absents. En l'intervalle de quinze ans (1974-1989), l'installation des colons dans les zones aménagées avait contribué dans leurs marges au développement d'aires marchandes non planifiées, à l'image du marché de Kaïbo (Province de Manga), et au retour dans les terroirs « abandonnés » de travailleurs migrants, autrefois partis au Ghana, puis en Côte-d'Ivoire. Autour de l'espace que les développeurs imaginaient comme vacant, la réapparition d'une population composée de migrants de

retour créa une situation de saturation de l'espace et de tension foncière. Parallèlement à cette situation de blocage, de nouvelles stratégies d'appropriation des terres passant d'un côté par l'élaboration de modes de sécurisation du foncier (*ibid.* : 604) commencèrent à voir le jour. Dans ce contexte, une « guerre » devait éclater en 1986 entre les villages de Niaogo et de Beguedo. Le conflit se focalisa sur l'appropriation de champs de brousse et sur les conséquences de l'agriculture extensive pratiquée par la bourgeoisie commerçante de Beguedo, avant de se déplacer vers la question de l'appropriation des zones de décrue des Volta utilisées pour le maraîchage en saison sèche. Mettant en lumière la situation de saturation des espaces mis en valeur dans les années 1970, ce conflit révéla des ressorts inédits de l'innovation agricole comme la migration en Côte-d'Ivoire. L'implication de la fraction commerçante du village de Beguedo dans le départ du conflit était en effet liée à sa capacité à développer une agriculture mécanisée financée par les membres du lignage à travers une logique d'accumulation du capital au Ghana et en Côte-d'Ivoire. Organisée autour de migrants de retour utilisant souvent les vallées comme des espaces relais avant de repartir vers d'autres destinations, cette dynamique montre comment une construction réticulaire des « terroirs » s'est mise en place. Reposant sur des réseaux lignagers installés dans les vallées, en Côte-d'Ivoire, au Ghana, ces terroirs pleins étaient en réalité alimentés par des cadets sociaux impliqués dans la migration.

Au regard de ces terroirs mobiles, l'essor récent d'une migration internationale vers l'Italie, et son pendant l'afflux des revenus de transferts vers les localités du pays bisa, impliquent de reconsidérer les changements suscités par ces mouvements au-delà des espaces urbains, dans l'angle mort de l'historicité des mondes ruraux. De plus, elles nous convient à voir la formation de cette migration, non pas sous l'angle prôné par les « développeurs » d'une capacité des migrants à transformer leurs pays d'origine, mais plutôt sous celui d'une invention continue des ruralités.

De la méthode terroir au paysage rural d'une commune urbanisée

Initialement conçus comme un cadre d'analyse territoriale, l'objet autant que la méthode terroir sont aujourd'hui fortement discutés dans un contexte où l'accélération des mobilités des capitaux, des marchandises et des hommes recomposent les espaces ruraux autant que leurs activités économiques. Comme le relèvent T. Bassett, C. Blanc-Pamard & J.

Boutrais (2007), les liens inextricablement tissés entre le local et les espaces transnationaux (les migrations internationales, les banques de développement, les marchés mondiaux des matières premières), et ce par le biais d'intermédiaires nationaux et régionaux, démultiplient les échelles de construction des territoires⁵. Il en va ainsi des lieux construits par les mobilités dans les vallées des Volta. Alors que les migrants des années 1970 et 1980 investissaient dans le foncier et l'innovation agricole, et ce faisant, préservaient une construction socio spatiale liée aux structures agraires, l'essor récent de mouvements migratoires internationaux vers l'Europe, en particulier vers l'Italie, s'est accompagné d'une dissonance dans le couple « rural-système agricole ».

En regard de nos travaux antérieurs consacrés à la description de l'acte de refondation d'une ville secondaire, Beguedo, un « *Little italy* » situé dans la province du Boulgou (centre-est de la province du Boulgou, Burkina Faso) et aux recompositions de cet espace rural (Hazard 2004), ce constat réinterroge l'image d'une « ville réticulaire », alors avancée, pour rendre compte de l'urbanisation d'un terroir dont l'histoire est liée au principe d'une mobilité des activités productives. Dans cette perspective, la ville était inéluctablement assimilée à une forme d'entre soi où s'enracinent les réseaux migratoires, autrement dit à un terroir répondant aux modes de régulations sociaux et politiques d'une organisation lignagère. Or entre ces premières enquêtes (2000) et les dernières missions (2009), les migrations des habitants de la province rurale du Boulgou se sont considérablement élargies cependant que de la commune rurale de Beguedo, une ville sortait de terre avec l'aide des jeunes ruraux absents (ceux-là même que, dans l'intervalle, nous avons suivis en Italie)⁶. Un rapide détour par l'un des multiples « télécentres » de Beguedo suggère d'ailleurs qu'au-delà de l'urbanisation d'un espace rural, ce processus reflète l'émergence d'un territoire multipolaire. En consultant les registres des appels reçus par les résidents, on constate au fil de pages soigneusement tenues par la réceptionniste, Hawa Bandaogo, que les appels classés en colonne par pays proviennent de l'ensemble de la planète tandis que, de façon plus détaillée, les lignes, comportant pour chaque pays le nom de l'appelant et celui de l'appelé, fournissent des

⁵ Les auteurs écrivent : « The fact that the local is inextricably link to the transnational (international migration, international development banks, global commodity markets) through national and regional-level intermediaries complicates the privileging of one scale over another » (BASSETT, BLANC-PAMARD & BOUTRAIS 2007 : 105).

⁶ Le statut de « commune rurale », élaboré dans le cadre de la politique de décentralisation, a été accordé à Beguedo en 2002. Parmi les critères d'éligibilité retenus, figurait le fait que la commune présentait 20 000 habitants au moment du dernier recensement, et plus important au regard des migrations, la capacité des habitants à assurer l'autonomie budgétaire de la commune.

indications sur l'identité des appelants⁷. On découvre alors qu'entre l'essor des migrations internationales vers l'Italie au milieu des années 1980 et la période la plus récente, les horizons de l'aventure se sont redéployés de par le monde (Hollande, Allemagne, États-Unis), tout en maintenant des circulations interafricaines (Côte-d'Ivoire, Gabon, Afrique du Sud, Cameroun), avant de s'ouvrir plus récemment à l'Inde et à la Chine.

TELECENTRE D'HAWA BANDAOGO



Photo de l'auteur, 2009.

Précisément, l'émergence de cette ville à la campagne dans le contexte d'une installation des ruraux dans des réseaux internationaux révèle que la migration ne se définit plus comme une dimension coextensive des systèmes agraires, autrement dit comme un enracinement. Réciproquement, loin de se limiter à l'étude des systèmes agraires, autrement dit à un monde construit en référence au travail de la terre, l'observation des ruralités implique la prise en compte de la multiplicité des manières de vivre, d'habiter, en étant présent ou absent, voire d'innover dans les espaces ruraux. Sans tomber dans l'excès inverse de la migration comme « errance », la prise en compte de la construction

⁷ Lors d'une mission effectuée en décembre 2009, Hawa Bandaogo, réceptionniste à Beguedo, a eu la gentillesse de nous laisser recopier les registres des appels enregistrés dans son centre téléphonique en 2008 et 2009. Ces cahiers sont un outil précieux à l'aide duquel il est possible de dresser la carte d'un territoire multipolaire, voire de mesurer l'intensité des relations entre Beguedo et les différents pôles.

multipolaire des ruralités invite, en réalité, à réconcilier le couple « migration » et « monde rural » qui n'a que trop alimenté l'image du « paysan déraciné », de « l'acculturation », ou encore de « l'exode rural »⁸.

Pour sortir de cette ornière et comprendre les recompositions du monde rural au Burkina Faso, et ailleurs, il convient donc d'en passer par la description des multiples manières dont les habitants, ceux-ci incluant les résidents et les absents, investissent aujourd'hui ces espaces. En appliquant ce principe, dans les paragraphes suivants, à l'exemple des relations entre la commune rurale de Beguedo et ses migrants installés en Italie, j'indiquerai comment la notion heuristique de lieux construits par les mobilités se substitue à celle des terroirs, et ce faisant réinterroge les ruralités, et plus largement le domaine des études rurales dans les études africaines.

Organisation matérielle et pratiques sociales de l'espace

Si l'étude des migrations dans la reconfiguration des territoires de la province du Boulgou (Burkina Faso) constitue à la fois un déplacement dans la logique terroir et l'entrée d'une recherche sur les lieux construits par la mobilité, la description de la manière dont les migrants investissent cet espace implique paradoxalement un détour par la méthode des relevés de terroir. Pour comprendre ce détour, il me faut revenir sur les observations qui étaient initialement ma démarche. Lorsqu'en 1999, je commençais mes recherches sur les réseaux migratoires burkinabé vers l'Italie, les villages de la province s'organisaient autour de maisons de formes circulaires (*ce*) situées à l'intérieur de grandes concessions (*har*),

⁸ L'une des illustrations les plus célèbres de cette association reste l'article de Pierre Bourdieu & Abdelmalek Sayad intitulé « Paysans déracinés. Bouleversements morphologiques et changements culturels en Algérie ». Publié en 1964 dans la revue *Études Rurales*, soit l'année où dans la même revue Gilles Sautter & Paul Pelissier annonçaient le programme « Atlas des structures agraires au sud du Sahara », les auteurs écrivent : « Il semble, en effet que le changement de résidence et le rapprochement de groupes inégalement pénétrés par la logique de l'économie monétaire, ont favorisé la découverte de la signification capitaliste du travail et, du même coup, une désaffection généralisée à l'égard de l'activité agricole en sa forme traditionnelle. Plus généralement, le déracinement crée un terrain favorable à la contagion culturelle, en affaiblissant les défenses collectives que le groupe opposait à l'emprunt et à l'innovation. Arraché à sa terre et à sa maison, dépossédé du monde natal qui le possédait, le paysan meurt en tant que paysan : c'en est fini de l'ancienne *thafellah 'th*, de la "paysannité", art de vivre total et infrangible qui s'écroule du coup en totalité » (BOURDIEU & SAYAD 1964 : 57). Bien que les auteurs décrivent un contexte très différent, celui des déplacements forcés, d'évacuations et de regroupements systématiques des populations rurales dans les centres mis en place par les colonisateurs français en Algérie, les catégories de « déracinement », de « changements culturels », témoignent de la pensée qui imprègne la réflexion des études rurales dès lors qu'apparaissent des mobilités et des migrations, contraintes ou volontaires.

elle-même posées en grappes, et reliées par des dédales de cours. Le *har* représentait encore une unité sociale, celle d'un groupe domestique autour duquel s'organisaient la production et la consommation, repérable dans l'espace. Bien que quelques bâtisses plus hautes que les autres se distinguaient par leurs constructions en parpaing, les signes de la migration des Burkinabé en Italie n'étaient pas visibles dans le paysage. Neuf années plus tard, ce village, dont nous connaissions chaque toit de chaume, n'existait tout simplement plus. En 2002, il avait été rasé pour faire place nette à une nouvelle ville financée par les « fils de l'Italie » et enregistrée sur un plan de lotissement du cadastre de la capitale. De surcroît, la ville disposait par son statut de commune rurale d'une autonomie politique et financière. Dans cette ville champignon, l'habitat avait alors connu une évolution extrêmement rapide : ici, une grande mosquée était sortie de terre ; là, des maisons à étages construites en « dur », recouvertes de tôles et parfois de mosaïques italiennes, étaient en construction ; plus loin, un hôpital équipé d'un bloc chirurgical de pointe restait vide faute de personnel médical suffisamment compétent. Parallèlement à ce processus, cette province rurale est devenue la première contributrice au budget de l'État, tout en demeurant la dernière à bénéficier de ses ressources. De toutes évidences, les migrations semblaient ici et là redessiner ce territoire alors même que, dix années auparavant, les thèses liées à la globalisation semblaient annoncer la fin des mondes ruraux.

BATISSES D'ITALIENRO



Photo de l'auteur, 2009.

Pourtant, l'émergence d'une ville à la savane ne suffit pas à établir un lien avec les migrations tout comme l'existence d'une matière culturelle résultant d'interactions entre des « fils de l'Italie »⁹ et cet espace rural ne va pas de soi. Pour décrire ces interactions, il convenait de mettre en place une recherche sur l'urbanité perçue à la fois comme « espace vécu » des migrations et comme « espace pratiqué » par les migrants. Dans cette perspective, la cartographie de la commune rurale en voie d'urbanisation, c'est-à-dire le relevé de son organisation matérielle, ouvre à la lecture de l'hétérogénéité des pratiques sociales de l'espace¹⁰.

Pour illustrer cette tentative d'actualisation de la méthode terroir dans des contextes urbains, je présenterai pour finir quelques matériaux récents d'une ethnographie axée sur la redéfinition de la fonction des espaces ruraux dans un contexte d'émigration vers l'Italie. Brièvement, j'indiquerai que l'appropriation d'un modèle urbain, s'il tend à renforcer l'hétérogénéité des pratiques sociales de l'espace, n'implique pas nécessairement une rupture avec les manières de vivre dans les espaces ruraux. Plutôt que d'avancer sur la voie de l'émergence des villes moyennes, nous voudrions suggérer que les mutations observables à Beguedo reflètent plus simplement une manière de construire un paysage rural.

Urbanité et persistance d'un paysage rural

Parmi les raisons nombreuses qui justifient l'activité d'inventaire cartographique dans un espace urbanisé, l'une d'entre elles visait à passer d'une représentation statique de l'espace (« le plan de lotissement », c'est-à-dire la projection de la ville enregistrée au Cadastre) à une représentation dynamique prenant en compte la perception de l'espace par ses habitants (présents et absents). Pour parler ville, encore faut-il en effet que les habitants se la représentent et la pratiquent comme telle. Si concrètement, l'inventaire cartographique portait sur 800 parcelles, sur les zones commerciales et sur les zones coutumières, définies par le lotissement, les pratiques (l'habitat, le commerce, les lieux de sociabilité

⁹ Les « fils de l'Italie » (*italienro* en langue lebir, bisa) désignent les migrants burkinabé en Italie.

¹⁰ Les résultats présentés proviennent de deux missions successives : 1. Mission Centre d'études africaines, « Les diasporas dans la transformation des espaces politiques ruraux (Province du Boulgou, Burkina Faso) », 15 sept.-4 oct. 2009) ; 2. Mission CNRS « Culture matérielle des diasporas et mutations économiques dans les espaces ruraux de Beguedo et de Zabre (Province du Boulgou, Burkina Faso) », 31 nov. 2009-21 déc. 2010. Ils reflètent les longs et agréables échanges que nous avons avec Chantal Blanc-Pamard sur ces matériaux.

ou encore les lieux de consommation) relevées dans chacun de ces espaces, quant à elles, mettent en évidence des logiques et des processus d'appropriation d'un modèle urbain¹¹.

Ces pratiques sont apparues dès le premier jour d'enquête, alors que j'effectuais un repérage de la ville sur la colline de Sem, un point de hauteur situé dans l'espace coutumier du plan de lotissement. Au bas de la colline, deux ou trois grappes d'habitations circulaires aux toits de chaumes (*ce*), comme tout droit sorties des temps anciens, s'étalaient sur un sentier bordant la zone lotie réservée aux habitations¹². Me tournant vers Sumaïla, le guide et ami avec lequel je travaillais, je lui demandais comment ces gens avaient pu s'installer dans cette zone sans être ennuyés par les autorités. Il m'expliqua :

« Ces gens ont été "déguerpis" au moment du lotissement. Ce sont des sans parcelles. N'ayant pas les moyens d'acheter une parcelle, ils se sont installés dans une zone non constructible. Comme ça, on ne peut rien leur dire »¹³.

En désignant l'opération de lotissement comme l'élément responsable d'une situation nouvelle — la présence de « sans terre » aux villages —, Soumaïla indiquait cet événement comme le point d'ancrage de la fabrique de l'hétérogénéité sociale. Ainsi, ce processus d'urbanisation s'est accompagné de l'émergence de nouvelles identités sociales et d'une redéfinition des modes de catégorisation des habitants, comme celle des « écoliers », souvent soutenus par des migrants, et qui dorénavant assimilent les « *garibu* » à des « voyous »¹⁴. Dans le même ordre d'idées, les pratiques spatiales des « fils de l'Italie » établissent, à l'intérieur même de la zone lotie, des différenciations spatiales de plus en plus nettes. Celles-ci amènent les habitants à établir une distinction entre le « *little Italy* », c'est-à-dire le centre historique de Beguedo où se trouvent leurs familles, et le quartier surnommé « Napoli », en raison de l'investissement massif des *italienro* dans de somptueuses bâtisses et de l'installation récente d'étrangers provenant des villages environnants¹⁵.

¹¹ Cette description est d'ailleurs renforcée par le fait que la situation d'interlocution directe, créée par l'activité d'inventaire, a permis de recueillir un ensemble d'informations qualitatives (noms des propriétaires, présence ou absence de migrants dans l'unité domestique, biens matériels financés par les migrants) qui mettent en lumière le rôle des mobilités et des migrations dans l'agencement des parcelles.

¹² Les opérations de lotissement consistent à effectuer le zonage d'un espace donné et à lui affecter une fonction (habitat, commerce, coutume, service public...).

¹³ Journal de terrain, 28 septembre 2009.

¹⁴ Le terme *garibu* désigne les *karambiga* (pl. *biise*), élèves des écoles coraniques.

¹⁵ Lors de nos enquêtes, nous avons pu constater la présence dans ce quartier d'habitants provenant du village de Diarra. Une rapide visite dans ce village donne à voir une micro-migration depuis les villages de culture alentours vers Beguedo.

Plus largement, l'inventaire et la compréhension des modes de catégorisations suscités par ces recompositions, comme celle des « résidents » qui disposent de « parcelles » s'opposant à celle des « sans terre », reste à faire.

En outre, la justification (l'espace inconstructible) avancée par Soumaïla pour expliquer la présence de « déguerpis » (en réalité, il s'agit d'une zone de réserve), orienta mes observations vers la manière dont les habitants rusaient avec la carte. Quelques jours plus tard, ce jeu tactique des habitants devait en effet resurgir alors que j'effectuai le relevé de l'organisation matérielle de la « gare routière ». Sur cette place, les différentes strates de l'histoire de Beguedo semblaient s'entrecroiser. Ici, sur le lieu autrefois réservé aux tombes des défunts du *natenga* (la cour royale), un imposant baobab posé sur un monticule de terre recouvert de broussaille était comme laissé en jachère ; là, un voisin de la gare cultivait du maïs sur ce qui constitue une voie d'accès à une gare imaginée ; là encore, dix-sept boutiques, allant du mécanicien aux restaurateurs, s'étaient installées sur le bord de la zone réservée. M'entretenant avec ces commerçants sur leurs installations dans une zone située hors de la zone commerciale, je leur demandais quelles seraient leurs réactions si les autorités venaient à réclamer leurs titres de parcelles (aucun d'entre eux n'en possédait un). Sans hésiter, Souleymane, mécanicien à la gare routière, me fit la réponse suivante :

« Nous on est là. On a pas de titre, c'est vrai. Mais les autorités ne peuvent pas nous déguerpir parce que notre commerce est lié à la gare »¹⁶.

Comme sur la colline de Sem, la réponse à la question était sans appel. À travers leurs pratiques de l'espace, Souleymane et les habitants de Beguedo témoignaient d'une véritable appropriation du modèle urbain. Chez ces derniers, la réinvention de Beguedo est perçue avec une certaine ambivalence : d'un côté, le lotissement a exclu certains résidents qui y possédaient des terres avant l'opération ; de l'autre, l'invention de la ville est synonyme d'une redéfinition fonctionnelle des espaces. Cette invention porte des activités nouvelles qui ouvrent très clairement la possibilité d'élaborer de nouveaux systèmes de ressource dans les mondes ruraux. Cette ambivalence est d'ailleurs confirmée par l'un des notables, Moussa Sare lorsqu'il explique¹⁷ :

¹⁶ Notes d'entretien avec Souleymane Bara (mécanicien à la gare routière), cahiers de terrain, septembre 2009.

¹⁷ Entretien avec Moussa Sare, responsable du comité de jumelage Beguedo-Gap, 6 décembre 2010.

« Le lotissement a fait beaucoup de mal aux gens, mais il a permis aux gens d'être indépendants. De nos jours, chacun vit sur sa parcelle et grâce aux expatriés, 60 % des parcelles ont été acquises. Pour nous, les parcelles, c'était stratégique. Par exemple, tu as des parcelles face au marché qui font appel à des gens [sous-entendu "extérieurs"]. Donc le lotissement a créé de l'activité pour que les jeunes puissent s'en sortir. Depuis, on a vu le développement de boutiques en chaîne et tu as des jeunes d'ici qui deviennent employeurs. Certains collent des pneus, d'autres sont tailleurs [...]. Mais ce qui est certain, c'est qu'ils ne veulent plus aller en brousse travailler la terre. Rassures-toi, les gens de Beguedo ont toujours des champs. Mais maintenant, ce sont les saisonniers moose, les femmes, qui viennent cultiver le riz. »

Comme les jeunes précédemment, Moussa perçoit l'urbanisation de cet espace comme la possibilité pour ses habitants de diversifier leurs activités et de construire une autonomie (ou « indépendance »). Il montre que l'essor récent de Beguedo s'est construit autour de la reconfiguration du rapport à la terre et à la ressource foncière. Tout en déployant leurs efforts vers d'autres activités, les habitants ont conservé de proche en loin un attachement à la terre. Ils ont cependant modifié leurs pratiques culturelles, puisque la terre ne constituait plus l'unique ressource du territoire.

Au-delà de la redéfinition fonctionnelle d'un espace rural, cette dernière remarque doit être rapprochée d'un ensemble de pratiques de l'espace qui, en dépit de l'urbanisation et de la diversification des activités, souligne une continuité dans les manières d'habiter et de vivre dans la localité. Ainsi, l'évolution de l'habitat et de l'architecture dans les zones loties n'a pas fondamentalement modifié certaines pratiques comme la construction de *samande*, ces cours extérieures dans lesquelles les habitants reçoivent les étrangers, et accessoirement, font sécher les ressources procurées par les cultures de cases (maïs, gombo, arachide). Bien que l'opération de lotissement (2002) avait en son temps suscité un débat villageois sur la nécessité d'interdire des cultures de cases, en particulier la culture du sorgho rouge¹⁸, pour faire ville, l'urbanisation s'est accompagnée de la persistance de la « culture de case » (*kamanse*), voire, sur certaines parcelles loties, de l'apparition de la culture du riz. De la même façon, l'élevage de bœufs et d'ovins destinés à l'embouche, dont les enclos jouxtent les bâtisses, s'est considérablement développé parallèlement à l'essor des migrations internationales. À ces éléments s'ajoute encore le maintien des *tampuure* (tas d'ordures) devant les bâtisses des fils de l'Italie sur lesquels les animaux viennent divaguer.

Plus largement, ces éléments, comme le montrent les travaux d'Y. Déverin (1999, 2000) à propos de l'habitat des *Moose*, font partie intégrante de l'habitat et constituent un élément central du paysage rural.

¹⁸ Le sorgho rouge est utilisé dans la fabrication du *ram* (ou *dolo*), la bière de mil.

S'ils s'inscrivent dans le registre d'activités historiquement liées au monde rural, ils n'en constituent pas moins le témoignage d'une diversification et d'une reconfiguration des pratiques culturelles consécutives à l'essor des migrations internationales. Sans épuiser la réflexion sur les ruralités, la persistance de ce paysage rural dans une configuration urbaine milite en faveur d'un véritable croisement des études rurales et urbaines sur des terrains africains.

*

Si les terroirs des indépendances évoquent aujourd'hui des sociétés agraires sorties du passé, ou l'héritage socio naturel de sociétés disparues, dans un contexte où l'accélération brutale de l'histoire conduit, au-delà de l'Afrique, les mondes ruraux à s'interroger sur la viabilité de leurs structures productives, sans doute est-ce parce que certains voudraient y voir des paradis perdus. Pourtant, ce *topos* autour duquel les sciences sociales ont échafaudé des modèles de solidarité, à l'image des rapports d'antériorité entre les générations et les classes d'âges qui ne cessent d'alimenter la sociologie des migrations (Chastanet 1982)¹⁹, est en voie d'être dépassé par le devenir des espaces ruraux.

Pourtant, une approche raisonnée montre que les « études terroirs » constituent une source primordiale pour inscrire les mutations contemporaines dans des historicités particulières. Comme j'ai tenté de le montrer à propos de la commune de Beguedo, les dynamiques des systèmes agraires fournissent un éclairage historique, parmi d'autres, pour comprendre l'essor des migrations, leurs installations dans des réseaux internationaux, et la manière dont les migrants réinvestissent les mondes ruraux. Les mutations actuelles n'épuisent pas, non plus, les possibilités ouvertes par la méthode terroir. L'adaptation de la méthode des relevés cartographiques à de nouveaux contextes contribue à l'accumulation d'une documentation sans laquelle on ne saurait décroquer l'étude des mondes ruraux africains de celle des systèmes agraires. Or l'enjeu des études sur les ruralités africaines contemporaines est de sortir d'une idéologie du développement qui, par la sectorisation des activités dans le domaine agricole, confine ces sociétés dans une impasse. Au-delà de l'urbanisation d'un paysage rural, l'exemple de Beguedo montre que s'inventent des ruralités dans lesquelles sont reconfigurés les rapports à la terre et à la ressource foncière.

¹⁹ Sans jamais avoir été actualisé, ce travail de M. Chastanet, remarquable pour l'époque, reprend cette thèse et alimente toute la littérature sur les migrations *sooninke*.

Institut interdisciplinaire d'anthropologie du contemporain, CNRS, Paris.

BIBLIOGRAPHIE

ADLER, A.

1964 « Rapport sur une mission en pays Mbay (sud du Tchad) — juillet 1963-février 1964 », *Cahiers d'Études africaines*, 5 (18) : 341-347.

BALANDIER, G.

1985 [1955] *Sociologie des Brazzavilles noires*, Paris, Presses de la Fondation nationale des Sciences politiques.

BASSETT, T. J., BLANC-PAMARD, C. & BOUTRAIS, J.

2007 « Constructing Locality : The Terroir Approach in West Africa », Special issue « Nature as Local Heritage in Africa », *Africa*, 77 (1) : 104-129.

BONNET, D.

1992 « Cinquante ans de distance. Entretien de Doris Bonnet avec Denise Paulme », *Cahiers des sciences humaines*, Numéro hors-série « Trente ans (1963-1992) » : 81-85.

BOURDIEU, P. & SAYAD, A.

1964 « Paysans déracinés. bouleversements morphologiques et changements culturels en Algérie », *Études Rurales*, 12 : 56-94.

CHASTANET, M.

1982 *Les crises de subsistances dans les villages soninké du cercle de Bakel de 1858 à 1945*, Paris, Orstom.

DELAVIGNETTE, R.

1931 *Les Paysans noirs. Récit soudanais en douze mois*, Paris, Delonain et Boutelleau.

DEVERIN, Y.

1999 « De la concession rurale à la parcelle urbaine », *Les Annales de la recherche urbaine*, 85, numéro spécial « paysages en villes », décembre : 132-139.

2000 « Évolution des matériaux de l'habitat et de l'architecture de village en pays mossi (Burkina Faso) », *Bulletin de la Société de Géographie de Toulouse*, 280 : 52-65.

ÉTUDES RURALES

1970 Numéro spécial « Terroirs africains et malgaches », 37-38-39, Paris-La Haye, Mouton & Co.

HAZARD, B.

2004 « Entre le pays et l'outre-pays. "Little Italy" dans le Bisaku (Burkina Faso) », *Journal des Africanistes*, 74 (1-2) : 249-274.

HERVOUËT, J.-P.

- 1990 « Le mythe des vallées dépeuplées par l'onchocercose : mais quelle mouche les a donc piqués ? », *Géos*, 18.
- 1992 « Les bases du mythe du dépeuplement des vallées soudaniennes par l'onchocercose », in C. BLANC-PAMARD (dir.), *La santé en société : regards et remèdes*, Paris, Orstom : 273-302.
- LACOSTE, Y.
1980 *Unité et diversité du Tiers-monde* (vol. 2), Paris, F. Maspero.
- LAHUEC, J.-P. & MARCHAL, J.-Y.
1979 *La mobilité du peuplement bisa et Mossi*, Paris, Orstom (« Travaux & documents », 103).
- MARCHAL, J.-Y.
1980 *Chroniques d'un cercle de l'AOF. Ouahigouya (Haute-Volta), 1908-1941*, Paris, Orstom (« Travaux et Documents », 125).
- MARCHAL, J.-Y. & QUESNEL, A.
1997 « Dans les vallées du Burkina Faso, l'installation de la mobilité », in J.-Y. MARCHAL & J.-M. GASTELLU (dir.), *La ruralité dans les pays du sud à la fin du XX^e siècle*, Paris, Orstom : 595-614.
- MEILLASSOUX, C.
1975 *Femmes, greniers et capitaux*, Paris, Maspero.
1991 « The Economic Bases of Demographic Reproduction : From the Domestic Mode of Production to Wage-Earning », *Journal of Social Studies*, 54 : 92-108.
- PEPIN LEHALLEUR, M.
1992 « De Bayard à La Fayette. Très riches heures de la géographie à l'Orstom. Entretien de Marielle Pepin Lehalleur avec Gilles Sautter », *Cahiers des Sciences humaines*, Numéro hors-série « Trente ans (1963-1992) » : 97-104.
- REMY, G.
1965 « Une étude de terroir en Afrique Noire. Méthodes et techniques », *Cahiers d'Études africaines*, 6 (21) : 121-129.
- RICHARD-MOLARD, J.
1951 « Les terroirs tropicaux d'Afrique », *Annales de Géographie*, LX, 302 : 349-369.
- ROUAMBA, T.
1962 « Mission d'enquête en Haute Volta », *Cahiers d'Études africaines*, 3 (10) : 299-301.
- SAUTTER, G.
1961 « Pression démographique et système foncier Tiv », *Cahiers d'Études africaines*, 2 (6) : 326-332.
1966 *De l'Atlantique au fleuve Congo. Une géographie du sous-peuplement. République du Congo, République Gabonaise*, Paris, Mouton.
1972 « Présentation », *Cahiers d'Études africaines*, XII (47) : 333-335.

1980 « Migrations, société et développement en pays Mossi », *Cahiers d'Études africaines*, 20 (79) : 215-253.

SAUTTER, G. & BALANDIER G.

1962 « Mission M. Cartry-G. Remy en Haute-Volta (1962) », *Cahiers d'Études africaines*, 3 (11) : 435-442.

SAUTTER, G. & PELISSIER, P.

1964 « Pour un atlas des terroirs africains. Structure type d'une étude de terroir », *L'Homme*, 4 (1) : 56-72.

SCHWARTZ, A.

1995 « La politique coloniale de mise en valeur agricole de la Haute-Volta (1916-1960), in G. MASSA & Y. G. MADIEGA (dir.), *La Haute-Volta coloniale*, Paris, Karthala : 207-209.

RESUME

À partir d'une enquête menée sur le thème des diasporas dans la reconfiguration des ruralités du Burkina Faso, ce texte propose de réévaluer les débats historiographiques autour de la place des migrations dans la construction des terroirs dont les *Cahiers d'Études africaines* se firent l'écho au début des années 1960. Plutôt que d'envisager la migration comme un épiphénomène de l'organisation des terroirs, je propose de réévaluer ce champ à partir d'un questionnement sur le rôle d'une diaspora burkinabé installée en Italie dans la reconfiguration des espaces ruraux du Burkina Faso. Ce questionnement mobilise mes recherches portant sur l'historicité de la mobilité dans ces « terroirs » et ouvre une voie pour approcher les ressorts des mutations contemporaines des territoires ruraux de la province du Boulgou (centre-est du Burkina Faso). Partant de l'étude des recompositions d'un espace rural observé dans la ville émergente de Beguedo, je reviens sur les résultats d'une enquête récente au cours de laquelle l'emprunt des « méthodes terroirs » a permis de mieux apprécier la manière dont les diasporas agissent sur les ruralités.

ABSTRACT

Respacing Ruralities. The Burkinabe Diaspora in Italy in the Reconfiguration of Rural territories: The Example of Beguedo. — From a survey on the topic of diasporas in the transformation process of rural areas of Burkina Faso, this paper reassesses the historiographical debate about the migration in the construction of land whose *Cahiers d'Études africaines* became the echo in the early sixties. Rather than looking at migration as an epiphenomenon of local societies, I propose to question the role of Burkina diasporas moved to Italy in the reconfiguration of rural areas of Burkina Faso. I mobilize my research on the history of "terroir on the move". It opens a way closer to the springs of contemporary changes in rural areas in the province of Boulgou (central eastern Burkina Faso). From the study of the emerging city of Beguedo, I examine a recent survey in which the "terroir methods" have been mobilized to understand how diasporas act on ruralities.

Mots-clés/*Keywords* : Burkina Faso, Italie, Gilles Sautter, migration, ruralités, terroir/*Burkina Faso, Italy, Gilles Sautter, migration, rural areas, terroir.*